

PAULINE,

OU

BRUSQUE ET BONNE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

PAR M. DUMERSAN;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE
FRANÇAIS, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI,
LE SAMEDI 6 JUIN 1826.

Les femmes vont plus loin en amour
que la plupart des hommes.
LA BRUYÈRE.



PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, ÉDITEUR,
COUR DES FONTAINES,

ET CHEZ HUBERT, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, N^o 222.

1826.

132884-B

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

PAULINE DORFEUIL , brusque et bonne; 32 ans (1)	M^{lle} LEVERD.
M^{me} DERVIEUX , sa sœur aînée.	M^{me} DESMOUSSEAUX.
EUGÈNE , leur neveu.	M. DAVID.
D'ORANCY , capitaine de cavalerie.	M. PERRIER.
SOPHIE , sa fille.	M^{me} MENJAUD.
VINCENT , vieux fermier de M. d'Orancy.	M. GRANDVILLE.
GUILLAUME , greffier de la mairie du village.	M. MONROSE.
PIERRE , fermier de M ^{lle} Dorfeuil.	M. DAILLY.
FRANÇOIS , domestique de M ^{lle} Dorfeuil.	M. LAFITTE.

*La Scène est au premier acte, chez M^{lle} Dorfeuil, à la campagne.
Au deuxième et troisième actes, à la ferme d'Orancy.*

(1) L'actrice qui jouera ce rôle doit songer que la brusquerie de *Pauline* n'est pas la même que celle du *Bourru bienfaisant* : qu'elle doit avoir, comme on le dit dans la première scène, de la grâce dans son humeur et du charme dans sa brusquerie. Le chagrin aigrit le caractère, sans changer les bonnes qualités de l'âme. Les transitions de ce rôle doivent être fortement prononcées. L'impatience fait froncer le sourcil à Pauline ; le sourire renaît sur ses lèvres dès que sa bonté naturelle redevient dominante. C'est ainsi qu'elle peut ramener à elle tout l'intérêt des situations où elle se trouve placée.

PAULINE,

OU

BRUSQUE ET BONNE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon élégant. On y voit plusieurs meubles et à droite une table à ouvrage (1).

SCÈNE PREMIÈRE.

EUGÈNE,

Entrant d'un air inquiet par un cabinet à gauche. .

Guillaume n'arrive pas!... je suis d'une inquiétude! Ai-je eu raison de me confier à cet homme? Sa manière de penser et de sentir est si loin de la mienne; et puis, quoiqu'il ne manque ni d'intelligence, ni de bonne volonté, il a des finesses maladroites qui gâtent tout ce qu'il entreprend! Cependant j'ai besoin de quelqu'un.

SCÈNE II.

EUGÈNE ET GUILLAUME.

GUILLAUME, avec empressement, entrant par la droite.

Je me rends à vos ordres, monsieur Eugène.

(1) Pour faciliter la mise en scène de cette pièce, on a indiqué exactement les entrées et les sorties, et la place des personnages. Ils sont inscrits en tête de chaque scène comme ils sont placés au théâtre; le premier à la gauche du spectateur.

(6)
EUGÈNE.

Ah! Guillaume, je suis perdu!

GUILLAUME.

Qu'est-ce qu'il y a donc, monsieur?

EUGÈNE.

Ma tante a tout découvert.

GUILLAUME.

Elle est bien fine, ou vous avez été bien indiscret.

EUGÈNE.

Quelqu'un m'aura trahi... Je ne te soupçonne pas!

GUILLAUME.

Me soupçonner, moi! ah! fi! monsieur, soupçonner Guillaume, le confident le plus discret, l'homme le plus dévoué! quel motif d'ailleurs aurait pu m'engager à vous trahir?

EUGÈNE.

L'intérêt.

GUILLAUME.

Vous me payez généreusement.

EUGÈNE.

Ma tante est généreuse aussi.

GUILLAUME.

Eh! monsieur, comptez-vous pour rien l'honneur d'exercer près de vous un emploi presque diplomatique? Je suis votre courrier du cabinet, fonction lucrative que je joins à la place un peu maigre de secrétaire de cette petite mairie, à laquelle j'ajoute le poste honorable d'instituteur primaire avec lequel je cumule la charge d'ordonnateur des plaisirs publics, ce qui veut dire que je joue du violon le dimanche pour faire danser les villageois et villageoises de céans. Ces diverses occupations qui demandent une grande souplesse de talens et une sorte d'universalité de connaissances, doivent vous donner une trop haute idée de ma politique, pour que vous me supposiez capable de sacrifier vos intérêts aux miens.

EUGÈNE.

Vous ne manquez pas d'esprit, vous êtes fin, monsieur Guillaume, mais...

GUILLAUME.

Si j'étais un sot, m'auriez-vous pris pour confident? Vous

savez d'ailleurs que je n'étais pas né pour les fonctions subalternes auxquelles m'a réduit un sort injuste. N'ai-je pas été dans la capitale, tour à tour, professeur de cinquième, sous-rédacteur d'un journal littéraire, sous-chef dans une administration, et toujours victime du système à la mode, des suppressions et des économies : mais je vous conterai un autre jour mes malheurs et mes folies ; en attendant, contez-moi les vôtres.

EUGÈNE.

Je me suis livré, je ne peux plus reculer. Apprends donc que ma tante sait que j'ai fait des dettes, qu'elle est furieuse contre moi, et qu'elle m'a fait ordonner de ne pas aller ce matin à la chasse, attendu qu'elle avait à me parler.

GUILLAUME.

Voilà tout ? Elle sait que vous avez fait des dettes, elle vous grondera, et les paiera.

EUGÈNE.

Mais elle me reprochera mon manque de confiance en elle, et si elle découvre le motif...

GUILLAUME.

Elle est donc bien méchante, cette tante-là !

EUGÈNE.

Au contraire, elle est si bonne que je crains de l'avoir affligée ; mademoiselle Dorfeuil m'a servi de mère, j'ai été privé de mes parens dès l'enfance, elle m'a sacrifié son avenir, elle a renoncé à l'hymen pour m'assurer une grande fortune. Elle est tendre, sensible... mais elle est emportée, colère, brusque, terrible dans ses premiers mouvemens !

GUILLAUME.

Qui, sa réputation n'est pas d'être douce : je n'ai pas l'honneur de la connaître particulièrement, car c'est vous, monsieur, qui venez à la mairie faire ses affaires...

EUGÈNE.

Ses emportemens ne sont pas d'un mauvais cœur, au contraire, il y a même de la grâce dans son humeur et du charme dans sa brusquerie. Elle donne le change par cette apparence de rudesse, à un sentiment secret qui afflige son cœur... Tandis que mon autre tante, la froide, l'im-

passible madame Dervieux, est aussi égoïste que ma tante Pauline est franche et généreuse.

GUILLAUME.

Allons, monsieur Eugène, rassurez-vous, le motif de vos dettes est si honorable ! Un honnête homme est ruiné, on veut vendre sa propriété ; son brave fermier s'en rend adjudicataire, il ne peut malgré sa bonne volonté subvenir à tout ce qu'exigent les créanciers : vous l'aidez de votre bourse... Vos économies ne suffisent pas ! vous empruntez... Ah ! monsieur, il y a tant de jeunes gens qui empruntent pour faire des sottises, que je trouverais admirable de vous voir mettre à Sainte-Pélagie, pour avoir fait une belle action.

EUGÈNE.

Mais, je ne puis rien avouer à ma tante, sans compromettre Sophie.

GUILLAUME.

Il y a complication ! c'est vrai ! dans ce vieux château, il y a une jeune personne... il y en a même deux, car j'ai remarqué la charmante Annette, la fille du père Vincent, naïve et modeste villageoise, elle a fait sur mon cœur une impression ! Vrai, je ne me croyais pas susceptible d'un sentiment aussi profond.

EUGÈNE.

Parlons de mes affaires et non des tiennes. Pour comble d'embarras, M. d'Orancy est de retour depuis plusieurs jours, de sorte que je n'ose plus paraître à la ferme.

GUILLAUME.

Quoi ! le père est de retour ? Oh ! voilà un obstacle de plus.

EUGÈNE.

Ce n'est pas tout. Apprends, Guillaume, que nos deux familles sont brouillées depuis quinze ou seize ans. M. d'Orancy devait alors épouser ma tante Pauline Dorfeuil... Depuis cette époque, son caractère a changé visiblement, elle ne peut sans colère entendre prononcer le nom de d'Orancy.

GUILLAUME.

Qui est-ce qui a empêché ce mariage ?

EUGÈNE.

C'est ce que j'ignore, cependant M. d'Orancy était d'une

famille titrée , ma tante d'une famille de négocians , et il se pourrait !... Enfin d'Orancy épousa une femme coquette, dissipée , qui l'a ruiné , et qui a été cause de son malheur.

GUILLAUME , réfléchissant.

De son malheur ? N'est-il pas devenu veuf ?

EUGÈNE.

Sa ruine était consommée , il prit le parti d'entrer au service , et laissa sa fille dans les mains de son honnête fermier , le bon et respectable Vincent , qui a tout fait pour conserver à son maître sa propriété : mais nos efforts réunis n'ont pas été suffisans pour apaiser les créanciers !

GUILLAUME.

Ma foi , monsieur , je ne sais pas trop comment vous tirer de là.

EUGÈNE.

Prends un cheval , cours à la ferme d'Orancy , dis à Vincent que je ne pourrai le voir de quelques jours , qu'il demande du temps aux créanciers , qu'après demain , peut-être demain... mais qu'entends-je ? mes deux tantes qui viennent ici , je m'enfais.

(Il sort à gauche.)

SCÈNE III.

GUILLAUME , seul.

Voilà un garçon bien brave ! fuir ainsi devant deux femmes. C'est honteux ! ah ! diable ! La tante a l'air d'être en colère tout de bon... Je crois qu'il est prudent de m'enfuir aussi.

(Il se sauve par la droite.)

SCÈNE IV.

M^{lle} DORFEUIL , M^{me} DERVIEUX ,

entrant par le fond.

M^{lle} DORFEUIL arrive en marchant très-vite.

Si fait , ma sœur , si fait , j'ai raison d'être en colère , et rien ne m'irrite comme votre sang-froid.

M^{me} DERVIEUX, arrivant tranquillement.

Calmez-vous donc, ma sœur, vos emportemens inépuables !

M^{lle} DORFEUIL.

Le moyen de me calmer ! quand cet étourdi fait chaque jour de nouvelles sottises.

M^{me} DERVIEUX.

Cet étourdi est mon neveu comme le vôtre... Voyez si je m'émets pour cela.

M^{lle} DORFEUIL.

Vous avez un cœur de glace.

M^{me} DERVIEUX.

Et vous une âme de feu !

M^{lle} DORFEUIL.

Vous voulez que je voie tranquillement un neveu que j'aime, prendre des engagements qu'il ne pourra remplir ?

M^{me} DERVIEUX.

Il sait qu'il doit hériter de vous.

M^{lle} DORFEUIL.

Ah ! fi ! mon Eugène n'a pas cette pensée-là ! il peut être étourdi, léger, mais il n'a pas un mauvais cœur. Il croit que je paierai ses dettes, mais je ne les paierai pas.

M^{me} DERVIEUX.

Et vous serez fort bien.

M^{lle} DORFEUIL.

Plutôt que de venir m'avouer ses besoins, me cajoler un peu, me dire : ma tante, j'ai envie d'un cabriolet, d'un cheval, d'un bijou... Mais non, il va s'adresser à dix personnes différentes, il fait des billets, sans songer qu'on peut l'arrêter, le mettre en prison.

M^{me} DERVIEUX.

Il sait bien que vous ne l'y laisseriez pas.

M^{lle} DORFEUIL.

Et son honneur, madame !

M^{me} DERVIEUX.

La prison ne déshonore plus maintenant.

M^{lle} DORFEUIL.

Ce qui déshonore , ce sont les actions basses... et emprunter quand on sait qu'on ne pourra pas rendre!... Au surplus , je veux savoir à quoi il a employé vingt mille francs depuis un an.

M^{me} DERVIEUX.

Ma sœur , vous avez voulu vous charger de ce jeune homme : je vous ai toujours dit que vous vous en repentiriez.

M^{lle} DORFEUIL.

Jamais , madame ; Eugène fera des sottises comme tous les jeunes gens ; mais il saura les réparer , ce qui est moins commun.

M^{me} DERVIEUX.

C'est pour lui que vous avez renoncé au mariage.

M^{lle} DORFEUIL.

Du tout , je ne me suis point mariée parce que je n'ai pas trouvé d'homme qui fut digne de m'apprécier.

M^{me} DERVIEUX.

Vous n'avez pas toujours dit cela , et lorsque d'Orancy.....

M^{lle} DORFEUIL.

Je vous avais priée de ne jamais prononcer son nom. Au surplus , beaucoup d'autres se sont présentés , je les ai refusés.

M^{me} DERVIEUX.

Vous êtes difficile , ma sœur.

M^{lle} DORFEUIL.

Vous l'avez été moins que moi , ma sœur : veuve de trois maris , que vous avez pris le plus tranquillement du monde....

M^{me} DERVIEUX.

Et qui m'ont très-bien appréciée , je vous assure.

M^{lle} DORFEUIL.

J'en suis persuadée ; au reste , le mariage vous convenait , vous avez eu raison ; mais vous étiez mon aînée , et mon aînée de beaucoup , ainsi que ce pauvre Dorfeuil , le père de mon Eugène , qui s'est fait tuer à la tête de son

régiment. (Elle essuye ses yeux.) Bon Charles, il m'aimait comme sa fille, et moi j'aime son fils comme s'il était le mien !

M^{me} DERVIEUX.

Croyez-vous que je ne l'aime pas aussi ?

M^{lle} DORFEUIL.

Vos passions sont calmes, ma sœur, d'ailleurs vous avez des enfans ; Eugène est le seul garçon qui porte le nom de Dorfeuil, je veux qu'il le porte honorablement, et mon bien placé sur sa tête lui assurera un bel établissement ; mais vous me faites oublier que je suis furieuse contre lui, que je veux le gronder.

M^{me} DERVIEUX.

Rendez-le raisonnable si vous pouvez.

M^{lle} DORFEUIL.

Où est-il ? Je lui avais fait dire de venir me parler. . . . on ne l'a pas trouvé dans toute la maison.

M^{me} DERVIEUX.

Malgré votre défense, il est sans doute à la chasse pour laquelle il a pris tant de goût depuis quelque temps. Tenez, le voilà qui vient.

M^{lle} DORFEUIL.

Sa vue réveille ma colère.

M^{me} DERVIEUX.

Si vous l'effrayez, vous ne saurez rien.

M^{lle} DORFEUIL.

Je vais me modérer. . . .

SCÈNE V.

EUGÈNE, M^{lle} DORFEUIL, M^{me} DERVIEUX.

M^{lle} DORFEUIL, vivement.

Approchez, monsieur l'étourdi, monsieur le mauvais sujet, et répondez-moi.

M^{me} DERVIEUX.

C'est ainsi que vous vous modérez ?

M^{lle} DORFEUIL.

Voyons, parlez, doutez-vous, monsieur, de mon amitié pour vous ?

EUGÈNE.

En douter, ma tante, vous m'en avez donné trop de preuves.

M^{lle} DORFEUIL.

Et cependant, monsieur, vous manquez de confiance en moi, vous faites des sottises sans m'en prévenir.

EUGÈNE, faisant le honteux.

Ma chère tante...

M^{lle} DORFEUIL, le contrefaisant.

Votre chère tante ! apprenez, monsieur l'étourdi, que votre chère tante est faite pour vous donner l'argent dont vous avez un légitime besoin, qu'il ne vous appartient pas de douter de mon cœur, de me donner un ridicule aux yeux des étrangers à qui vous vous êtes adressé de préférence Emprunter vingt mille francs ! quand vous avez tout en abondance, quand vous n'avez qu'un mot à me dire.

EUGÈNE.

Je n'osais me flatter

M^{lle} DORFEUIL.

Vous n'osiez vous flatter ? En voici bien d'une autre ! et qui donc s'intéresse à vous plus que moi ! Vous n'osiez vous flatter ! jolie manière de me répondre.

M^{me} DERVIEUX.

Mais, ma sœur, vous ne le laissez pas parler.

M^{lle} DORFEUIL.

Mais il ne dit rien !

M^{me} DERVIEUX.

Et vous l'intimidez.

M^{lle} DORFEUIL.

Je l'intimide ! il ne lui manque plus que de me craindre ! voyons, est-ce que vous me craignez (avec bonté) est-ce que tu me crains, Eugène ?

EUGÈNE, souriant.

Non, ma tante.

M^{lle} DORFEUIL.

C'est heureux ; eh bien ! réponds-moi ; qu'as-tu fait de tout l'argent que tu as emprunté ?

EUGÈNE.

Ce que j'en ai fait ?

M^{lle} DORFEUIL.

Serais-tu joueur ?

EUGÈNE, vivement.

Non , ma tante.

M^{lle} DORFEUIL.

Qu'as-tu donc fait de vingt mille francs

EUGÈNE.

Vous savez que la chasse a été jusqu'à présent ma seule passion.

M^{lle} DORFEUIL.

Tu n'as pas dépensé vingt mille francs à la chasse , puisque j'en fais tous les frais.

EUGÈNE , à part.

Allons , il faut dire toute la vérité ! (Haut.) Vous rappelez-vous , ma tante , ce jour où la chasse me conduisit à six lieues de votre terre.

M^{lle} DORFEUIL , avec émotion.

Où vous ne revîntes que le lendemain soir ! Je m'en souviens , vous m'avez donné assez d'inquiétude pour que ce jour-là ne soit pas effacé de ma mémoire.

M^{me} DERVIEUX.

Mais , ma sœur , laissez-le donc parler.

M^{lle} DORFEUIL.

Je crois que vous avez raison , contre votre coutume ; mais asseyons-nous ; car une histoire qui commence à un an de date , et qui finit aujourd'hui , ne doit pas être courte.

(Eugène pousse un siège à sa tante.)

M^{lle} DORFEUIL , s'asseyant.

Au fait , mon ami , et point de détails superflus.

EUGÈNE.

Je serai bref !

M^{me} DERVIEUX.

Tant pis, j'aime les histoires qui ne finissent pas. Je vais prendre mon filet, et l'écouter en travaillant.

(Elle tire son ouvrage de son sac, et s'établit près de la table.)

M^{lle} DORFEUIL.

Commence donc.

EUGÈNE.

M'y voici, ma tante.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Mademoiselle, Pierre, votre fermier de Vaucel, est là avec un homme qui porte sur son épaule, un sac d'argent; il demande si vous voulez l'en débarrasser promptement.

M^{lle} DORFEUIL.

Toujours des contrariétés! Cet homme ne peut-il pas mieux prendre son temps, pour m'apporter de l'argent?

M^{me} DERVIEUX, à François.

Dites-lui d'attendre.

M^{lle} DORFEUIL, se levant.

Non, madame, le temps d'un cultivateur, d'un père de famille, est précieux; je ne fais jamais attendre ni ceux qui m'apportent de l'argent, ni ceux qui viennent m'en demander.

M^{me} DERVIEUX.

Sur ce dernier point, tout le monde ne vous ressemble pas.

EUGÈNE, à M^{lle} Dorfeuil.

Ma tante, je vais chercher Pierre, lui dire de venir vous parler.

M^{lle} DORFEUIL.

Restez, Eugène, nous entendrons votre histoire un peu plus tard (au domestique). Faites entrer Pierre.

(16)

EUGÈNE.

Ma tante , je vous dirai une autre fois . . .

M^{lle} DORFEUIL.

Du tout , monsieur , dans un instant je vous entendrai.

SCÈNE VII.

EUGÈNE, PIERRE, M^{lle} DORFEUIL, FRANÇOIS,

au fond , M^{me} DERVIEUX assise à la table.

PIERRE , après beaucoup de salutations.

Pardon , excuse , mam'selle Dorfeuil , de vous déranger. C'est l'année de location de vot' ferme de Vaucel en Beauce , que je vous apportons , et j'ons fait porter le sac par le grand Colas , le garçon de chez nous , parce que je relevons de maladie , sauf vot' respect.

M^{lle} DORFEUIL , avec bonté.

Vous avez été malade , Pierre ; asseyez-vous donc , mon ami !

PIERRE.

Oh ! mam'selle Dorfeuil , je savons not' devoir.

M^{lle} DORFEUIL , le poussant dans le fauteuil.

Asseyez-vous , vous dis-je.

PIERRE , se tenant sur le bord du siège.

Vous êtes bien bonne , mam'selle Dorfeuil.

M^{lle} DORFEUIL , avec bonté.

Puisque vous êtes encore faible , pourquoi êtes-vous venu vous-même ?

PIERRE.

C'est que not' femme ne pouvait pas venir , vu qu'elle est en couche de son huitième , révérence parler.

M^{lle} DORFEUIL.

Eh bien ! rien ne pressait.

PIERRE.

Si fait , mam'selle Dorfeuil , payer ce qu'on doit , ça presse toujours.

M^{lle} DORFEUIL.

Et les récoltes ont-elles été bonnes cette année ?

PIERRE.

A voir, elles n'ont pas été mauvaises, mais j'ons eu du malheur !

M^{lle} DORFEUIL.

Comment donc ?

PIERRE.

Avec vot' permission, le feu a pris a not' grange, et not' récolte a été perdue, sans compter les bâtiments qu'il a fallu réparer.

M^{lle} DORFEUIL, émue.

Je n'en ai rien su.... Pourquoi ne pas m'avoir écrit ?

PIERRE.

C'est que d'abord, je ne savons pas écrire, et pis ça ne vous regardait pas !

M^{lle} DORFEUIL.

Comment ! ça ne me regardait pas !

PIERRE.

Y n'y paraît plus. Mam'selle aurait pu croire que c'était par négligence que j'avions eu ce malheur, et elle aurait été en colère contre nous; mais aussi, à c't'heure, je n'avons plus peur, j'ons fait assurer la ferme.

M^{lle} DORFEUIL.

Ainsi, vous êtes gêné cette année, vous n'avez pas eu de rentrées.... et quel argent m'apportez-vous ?

PIERRE.

Celui que je vous devons.

M^{lle} DORFEUIL, vivement.

Et où l'avez-vous pris ?

PIERRE.

Pris !... oh ! je sommes honnêtes ! Je l'avons emprunté, sauf vot' respect !

M^{lle} DORFEUIL.

Emprunté !.... et vous venez me l'apporter ! vous croyez que je le recevrai ! vous avez été malade, votre ferme est

incendiée, et vous avez le front de m'apporter de l'argent !
Vous me croyez donc un cœur de fer ?

PIERRE.

Oh ! non , mam'selle Dorfeuil !

M^{lle} DORFEUIL.

Je vous trouve bien hardi, quand vous êtes dans le malheur, quand vous devriez venir me demander des secours, de m'insulter en m'apportant de l'argent.

PIERRE.

Mam'selle, il ne faut pas m'en vouloir. Si je croyons vous faire de la peine, je ne vous en apporterons plus jamais.

M^{me} DERVIEUX.

Oh ! Pierre, il ne faut pas pousser les choses à l'excès.

M^{lle} DORFEUIL, avec bonté.

Vous allez remporter cet argent ; mais en attendant, allez à l'office, vous rafraîchir, pendant que je vous ferai une quittance d'un an de votre loyer : allez, allez donc.

PIERRE, s'essuyant les yeux.

Pardon, not' bonne maîtresse ! je ne peux pas dire . . . tout ce que . . . ah ! . . .

M^{lle} DORFEUIL.

Ah ! ça, j'ai affaire, sortez, laissez - moi.

PIERRE.

Not' bonne maîtresse ! Ah ! . . . pour c'te belle générosité, faut absolument que vous soyez marraine de l'enfant dont not' femme vient d'accoucher.

M^{me} DERVIEUX.

La belle récompense !

M^{lle} DORFEUIL.

Elle me flatte beaucoup. Allez, Pierre, allez, je serai marraine de votre enfant ; mais pour le moment laissez-moi tranquille, et allez à l'office.

(Pierre veut parler, et fait des signes d'attendrissement et de reconnaissance.)

EUGÈNE, le faisant sortir.

Allez, mon ami, allez.

PIERRE.

C'est pour vous obéir !...

(Il salue et sort.)

M^{lle} DORFEUIL.

Restez , Eugène.

SCÈNE VIII.

EUGÈNE , M^{lle} DORFEUIL , M^{me} DERVIEUX.

M^{lle} DORFEUIL , se rasseyant.

J'espère que nous allons savoir , maintenant , ce qui vous regarde , monsieur.

EUGÈNE.

Ma tante , vous avez été si bonne , si généreuse , envers un étranger ! Vous ne le serez pas moins envers moi ?

M^{lle} DORFEUIL.

Nous verrons , monsieur ; quand l'indulgence n'est pas un devoir , elle est une faute. Mettez-vous près de moi.... (Eugène s'assied) , plus près et commencez : écoutez , ma sœur , pour juger si je dois être sévère.

M^{me} DERVIEUX.

J'écoute en travaillant : j'aime à être occupée.

EUGÈNE.

Vous savez , ma tante , que j'allais souvent chasser du côté des bois d'Orancy ; j'aimais ce pays , sans doute parce que vous y avez passé votre jeunesse.

M^{lle} DORFEUIL.

Bon sujet !..... il veut me flatter.

EUGÈNE.

Le cerf nous avait fait faire cinq ou six lieues , la nuit nous surprit ; j'étais excédé de fatigue , je cherchais une auberge , une ferme.... Je me trouvai vis-à-vis le château d'Orancy. (Mouvement de mademoiselle Dorfeuil.) Vous le connaissez , ma tante.

M^{me} DERVIEUX.

Nous avons même connu le propriétaire, un homme assez aimable, mais un peu fier de sa naissance : il fit la cour, il y a quinze ou seize ans, à l'une de nous deux.

M^{lle} DORFEUIL, à part et haussant les épaules.

A l'une de nous deux ! (Haut.) continuez votre récit , Eugène.

EUGÈNE.

Nos chevaux étaient rendus, il faisait froid, je crus que nous n'avions rien de mieux à faire que de chercher un asile dans ce château.

M^{lle} DORFEUIL, avec impatience.

Après !....

EUGÈNE.

Nous traversons des cours en ruines, des appartemens transformés en étables....

M^{lle} DORFEUIL.

Qu'a de commun cette description avec les vingt mille francs que vous avez dissipés ?

M^{me} DERVIEUX.

Laissez-le donc dire, la description du château m'intéressait beaucoup.

EUGÈNE.

A force de chercher, j'arrive à une ferme qui paraît agréable et commode ; je veux adresser des reproches au fermier sur l'état dans lequel il laisse une belle propriété. Sa figure m'intéresse, les soins touchans de l'hospitalité me désarment, cependant je hasarde quelques mots sur le délabrement du château.

M^{lle} DORFEUIL.

Au fait, monsieur, au fait....

EUGÈNE.

J'apprends que M. d'Orancy, chargé de dettes énormes, fut forcé d'abandonner ses propriétés.... Le saviez-vous, ma tante ?

M^{lle} DORFEUIL.

Oui, j'ai même appris qu'il avait pris du service ..

EUGÈNE.

Ses créanciers voulaient faire vendre son château ; son fermier, l'honnête Vincent, s'en rendit acquéreur pour le sauver, et ne s'en considéra que comme dépositaire.

M^{lle} DORFEUIL, émue.

C'est un brave homme, ce fermier-là.

EUGÈNE.

Il paya une partie du prix, fit des lettres-de-change pour le reste, et au moment où je le vis, on l'inquiétait pour ce qui restait dû ; je lui portai ce que j'avais d'argent.

M^{lle} DORFEUIL.

Tu as fait cela ?

EUGÈNE, content.

Oui, ma tante.

M^{lle} DORFEUIL.

(A part.) Pour d'Orancy ! (Haut.) bien, mon ami, faire un tel usage de sa fortune, c'est la mériter.

EUGÈNE, s'animant.

Je vis les créanciers, je leur demandai du temps, je fis valoir la belle action du fermier, je leur portai exactement tout ce que je recevais de votre générosité : mais ils me déclarèrent il y a quinze jours qu'il ne dépendait plus d'eux d'accorder des délais ; j'empruntai, je portai vingt mille francs au créancier principal, et j'obtins que pendant quinze jours encore, on cesserait toute poursuite.

M^{lle} DORFEUIL.

C'est à dire, que la totalité n'est pas encore payée ?

EUGÈNE.

Hélas ! non, ma tante.

M^{lle} DORFEUIL, se levant et réfléchissant à part.

Je veux revoir ces lieux où je m'étais promis tant de bonheur ! d'Orancy a cruellement trompé non seulement mon espoir, mais ce n'est pas une raison pour le laisser dans une position si pénible ! (Haut.) il faut que je voie cet honnête fermier.

EUGÈNE.‡

Quoi, ma tante, vous voulez ?

M^{lle} DORFEUIL, vivement.

Oui, Monsieur, je le veux !... (avec bonté) Mais, mon ami, je t'ai grondé, j'ai eu tort ! je te demande pardon, sois toujours généreux et ne t'en cache pas. Il faut terminer cette acquisition, ma fortune est assez considérable pour en répondre ; mais ce sera en ton nom. Tu as commencé une bonne action, je veux que tu aies seul l'honneur de la terminer..... point de remerciemens. Donne-moi ta main. Tu veux m'embrasser ?.. Cela vaut mieux. (Il l'embrasse.) Ah ça ! ma sœur, prenez un schall et un chapeau.... je vais faire mettre les chevaux à la calèche, nous irons demander à dîner à ce bon fermier.

EUGÈNE, embarrassé.

Quoi, ma tante, sur-le-champ, sans le prévenir ?

M^{me} DERVIEUX, à sa sœur.

Attendez donc que je serre mes lunettes.

M^{lle} DORFEUIL.

Ah ! mon Eugène, tu es un charmant garçon ! (à part) d'Orancy a eu bien des torts envers moi ! mais mon cœur me fait un devoir de le sauver de sa ruine (Haut.) Eugène tu vas venir avec nous.

EUGÈNE.

Oui, ma tante, (à part.) quel embarras !

M^{lle} DORFEUIL.

Venez donc, ma sœur.

(Elle sort.)

M^{me} DERVIEUX, se levant.

Je vous suis.... je vous suis ! je serai bien aise de voir ce château dont j'aurais pu devenir la dame !.... cela a tenu à bien peu de chose..... c'est ce que je disais souvent à mon premier mari.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

EUGÈNE.

Ah ! mon Dieu ! que je suis malheureux ! ma tante va démêler le motif de ma générosité ; cependant , lorsque je donnai les premiers secours à Vincent , je n'avais pas encore vu Sophie. Deux fois je lui portai de l'argent , sans qu'aucun motif personnel ait détruit le peu de mérite qu'il y avait à lui être utile !.... Il est vrai que depuis!....

SCÈNE X.

EUGÈNE , GUILLAUME.

EUGÈNE.

Ah ! Guillaume , arrive donc !....

GUILLAUME.

Me voilà , prêt à monter à cheval.

EUGÈNE.

Il faut aller sur-le-champ , prévenir Vincent que ma tante va se rendre chez lui.

GUILLAUME.

Quoi , monsieur , votre tante va au château d'Orancy ?

EUGÈNE.

Puis-je l'en empêcher ?

GUILLAUME.

Nous ne pouvons arrêter le cours des événements , il faut au moins les diriger ; je m'en charge.

EUGÈNE.

Oui , avec ton adresse ordinaire.

GUILLAUME.

Vous doutez de mon adresse , parce que je ne réussis pas toujours !... Eh ! monsieur , l'invention tient au mérite et la réussite au bonheur.

EUGÈNE.

Alors , tu n'es pas heureux.

GUILLAUME:

Cette fois-ci, nous le serons. Contentez-vous de ne pas contrarier votre tante, afin qu'elle arrive de bonne humeur à la ferme, et qu'elle voie les choses sous un aspect favorable.

EUGÈNE.

Lui parlerai-je d'avance de Sophie ?

GUILLAUME.

Non, ce n'est pas mon avis. Je crois qu'il vaut mieux lui laisser deviner ce qui en est, que de la prévenir ; tout dépend chez elle du premier mouvement, et il faut espérer qu'il ne nous sera pas contraire.

EUGÈNE.

Mais elle ignore le retour de M. d'Orancy, et si elle se trouve avec lui !

GUILLAUME.

M. d'Orancy ne sera pas à la ferme, il sera dans son château.

EUGÈNE.

Mais si elle voit Sophie !

GUILLAUME.

Ce sera fort heureux pour vous, puisque cette jeune personne est si aimable, elle peut lui plaire, l'intéresser.

EUGÈNE.

Mais quand elle saura que c'est la fille de M. d'Orancy, d'un homme contre lequel elle conserve le plus profond ressentiment !

GUILLAUME.

Pourquoi diable aussi allez-vous devenir amoureux dans une famille qui est brouillée avec la vôtre.

EUGÈNE.

Cependant, ma tante n'a pas blâmé ma conduite, elle a même promis d'acquitter le prix du château ; mais ce premier mouvement vient de sa générosité naturelle, aura-t-il des suites heureuses ?

GUILLAUME.

Ma foi, monsieur, vous voyez trop loin ! Laissez donc quelque chose au hasard. C'est le dieu des amans et des

grands hommes , il m'a toujours favorisé !... je n'ai pas le sou , je végète dans des places subalternes , mais j'ai l'espérance d'aller loin , et en attendant je monte à cheval , et d'un temps de galop je vais à la ferme d'Orancy , je prépare tout pour le mieux , j'arrange vos affaires , mon adresse fera votre bonheur , et par contre-coup votre reconnaissance fera le mien , je compte sur une dot pour épouser la gentille Annette. Eh ! vive la joie , tout ira bien , (à part.) si tout ne va pas mal.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un site champêtre , sur le devant une ferme cloûe par une haye ; à droite et à gauche des bâtimens rustiques ; devant le bâtiment , à la droite du spectateur , quelques arbres et un banc de gazon.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOPHIE , regardant au fond du théâtre.

Voilà huit grands jours qu'il n'est venu. Ah j'avais raison de croire que cette amitié me causerait du chagrin. Mon père l'approuvera-t-il ? Eugène y met-il la même importance que moi ? Quand je ne le vois pas , je me forge mille chimères affligeantes. Dès qu'il paraît , mes inquiétudes s'évanouissent... Mais , le reverrai-je ?

SCÈNE II.

VINCENT , SOPHIE.

VINCENT , sortant du bâtiment à gauche.

Eh bien , mademoiselle Sophie , qu'avez-vous donc , je vous trouve triste , rêveuse. Vous soupirez , vous tournez

les yeux de tous côtés, comme s'ils cherchaient quelque chose ou quelqu'un.

SOPHIE.

Qui pourrais-je attendre ?..

VINCENT.

Je vous le demande.

SOPHIE.

Vous croyez peut-être que la longue absence de monsieur Eugène...

VINCENT.

En effet, voilà une huitaine de jours que nous ne l'avons vu, et cependant, sa présence ici serait bien nécessaire...

SOPHIE.

Sans doute.

VINCENT.

Pour me tranquilliser..

SOPHIE, à part.

Et moi aussi.

VINCENT, continuant.

Sur le payement que je dois faire aujourd'hui.

SOPHIE.

Mon bon Vincent ! quelle conduite généreuse ; et que mon père, à son retour, a été heureux de trouver cette propriété conservée par vos soins.

VINCENT.

Et par ceux de monsieur Eugène ; car, sans lui..

SOPHIE.

Ce jeune homme mérite bien les sentimens de reconnaissance qu'il nous a inspirés.

VINCENT.

Oui, sans doute.

SOPHIE.

Et l'on ne saurait blâmer l'intérêt que nous prenons à lui... N'est-ce pas, mon bon Vincent ?

VINCENT.

Cela est si naturel.

SOPHIE.

Aussi , notre inquiétude n'a rien de répréhensible.

VINCENT.

Certainement : car je me suis engagé à payer ; et mes moyens ne répondent pas à mon zèle.

SOPHIE.

Avez-vous remarqué , Vincent , que c'est précisément depuis l'arrivée de mon père , que M. Eugène n'a pas paru ici ?

VINCENT.

Je n'avais pas fait cette remarque.

SOPHIE.

Elle ne m'a pas échappé , à moi , et je crains...

VINCENT.

Ne craignez rien. Nous allons avoir de ses nouvelles.

SOPHIE.

Comment cela ?

VINCENT.

J'aperçois monsieur Guillaume qui vient de ce côté.

SOPHIE.

Et monsieur Eugène , le voyez-vous aussi ?

VINCENT.

Non , mais nous saurons ce qui l'a retenu.

SCÈNE III.

VINCENT , GUILLAUME , SOPHIE.

VINCENT.

Ah ! mon cher monsieur Guillaume , que je suis content de vous revoir.

GUILLAUME.

Infiniment flatté de l'accueil. — Mademoiselle , j'ai l'honneur de vous saluer. — Bonjour , père Vincent , com-

ment se porte mademoiselle Annette, votre charmante fille ?

VINCENT.

Fort bien, M. Guillaume; elle est absente pour le moment. Elle est allée à une noce à deux lieues d'ici. Mais parlez-nous donc de monsieur Eugène.

GUILLAUME.

M. Vincent, je viens vous trouver de sa part.

SOPHIE.

Nous n'aurons donc pas le plaisir de le voir ?

GUILLAUME.

Je ne dis pas cela : mais, pardon, mademoiselle : je suis en ce moment une espèce d'agent diplomatique : il s'agit d'affaires d'intérêt, il faut que j'instruise M. Vincent, avant tout autre, du sujet de ma mission.

SOPHIE.

Monsieur Eugène a des secrets... je ne dois pas chercher à les pénétrer.

VINCENT.

Auriez-vous quelque chose à me dire que mademoiselle d'Orancy ne puisse pas entendre ?

GUILLAUME.

Désolé de mon impolitesse : mais la prudence...

SOPHIE.

Je me retire, monsieur.

SCÈNE IV.

VINCENT, GUILLAUME.

VINCENT.

Savez-vous bien que nous commençons à être inquiets de M. Eugène, lui qui venait presque tous les jours.

GUILLAUME.

Vous allez le voir, et en bonne compagnie, je vous assure, car ses deux tantes viennent avec lui.

VINCENT.

Je n'ai pas l'honneur de les connaître : mais je les recevrai de mon mieux.

GUILLAUME.

J'ai pris les devants pour vous en prévenir. Apprenez, père Vincent, que l'une des deux est sévère en diable, qu'elle a des idées... qu'elle vous fera peut-être des questions... Soyez sur vos gardes et répondez-lui avec prudence.

VINCENT.

Je lui répondrai la vérité.

GUILLAUME.

Sans doute ; mais il y a certaines choses dont il n'est pas nécessaire de lui parler. Il est inutile qu'elle sache, par exemple, que M. Eugène a vu si souvent mademoiselle Sophie.

VINCENT.

Pourquoi donc cela ?

GUILLAUME.

Et si vous pouviez lui laisser ignorer le retour de monsieur d'Orancy...

VINCENT.

Pourquoi vouloir que je ne dise pas ce qui est ?

GUILLAUME.

Vous n'êtes pas obligé de dire ce qu'on ne vous demande pas.

VINCENT.

Tenez, monsieur Guillaume, je n'entends rien à tous vos détours. Je ne veux tromper personne, et vos discours me feraient croire qu'il y a du mal où je n'en ai pas vu jusqu'ici.

GUILLAUME.

Bon patriarche ! homme de l'âge d'or ! d'où venez-vous donc ?

VINCENT.

Je viens de ma grange, où je fais battre du bled dans ce moment.

GUILLAUME, riant.

Il vient de sa grange ! (Tragiquement.) Il faut donc que je dessille vos yeux, père Vincent ?

VINCENT.

Vous m'effrayez !

GUILLAUME.

Est-ce que vous n'avez pas deviné le motif de la générosité de M. Eugène?

VINCENT.

Je n'en vois pas d'autre que celui d'obliger un honnête homme dans l'infortune.

GUILLAUME.

Mais cet honnête homme dans l'infortune a une fille : cette fille est jolie, M. Eugène est dans l'âge des passions : et vous croyez qu'il a donné une vingtaine de mille francs à des juifs pour les beaux yeux de M. d'Orancy qu'il n'a jamais vu, et qui est l'ennemi de sa famille ! Vous ne devinez pas qu'il a été poussé par quelque motif secret ? connaissez donc le cœur humain , père Vincent.

VINCENT.

Comment, vous croyez que M. Eugène aimerait mademoiselle d'Orancy ?

GUILLAUME.

Si je le crois !

VINCENT.

Ah ! grand dieu ! que dira son père qui me l'avait confiée pendant son absence.

GUILLAUME.

Il ne dira rien , s'il ne sait rien.

VINCENT.

Je suis perdu.

GUILLAUME.

Non, si vous suivez mes conseils. Laissez-moi mentir pour vous ; je ne suis pas si chatouilleux là-dessus, et puis c'est pour un bon motif, cela m'absout d'avance. D'abord tâchez que ces dames ne voyent pas mademoiselle Sophie.

VINCENT.

Comment faire ? Elle habite encore ma ferme, puisque le château n'est pas en état de la recevoir, non plus que son père.

GUILLAUME.

Quoi ? M. d'Orancy habite aussi votre ferme ?

VINCENT.

Il a bien voulu accepter ma chambre , pendant que les ouvriers se hâtent de rendre habitable un petit pavillon , où il sera plus convenablement.

GUILLAUME.

Diable d'incident ! J'ai des devoirs à remplir , la confiance de mon commettant à justifier. Mon zèle doit féconder mon imagination. Dites-moi quel est le caractère de M. d'Orancy ?

VINCENT.

Son cœur est bon , mais sa tête est légère. C'est un homme qui fera des folies toute sa vie , avec les meilleures intentions du monde... Je l'entends lui-même.

GUILLAUME.

Selon le vent je ferai les voiles , songez seulement à ne point contrarier ma manœuvre. Je vais me tenir un instant à l'écart.

VINCENT.

Le voici.

SCÈNE V.

VINCENT , D'ORANCY , GUILLAUME ,

à l'écart.

D'ORANCY.

Bonjour , mon bon Vincent , mon vieil ami.

VINCENT.

Dites donc votre vieux serviteur.

D'ORANCY.

Des serviteurs comme toi sont rares , et je m'honore de ton amitié.

VINCENT.

Ah ! monsieur !

D'ORANCY.

Eh bien ! où en sont nos ouvriers ? mon pavillon avance-t-il ? Ce n'est pas que je me trouve mal chez toi , au moins : j'ai appris dans les camps à n'être pas difficile sur le logement ; mais je crains de te gêner.

VINCENT.

J'espère qu'aujourd'hui même vous pourrez habiter ce pavillon, en attendant que le château soit en état de vous recevoir.

D'ORANCY.

En vérité, c'est un rêve. Je ne puis croire à ce prodige d'économie et de constance. Ah, que ne t'ai-je eu dans le temps de ma jeunesse et de mes folies, pour homme d'affaires, pour mentor.

VINCENT.

Ah! monsieur, ce n'est pas vous qui vous êtes ruiné, et feu madame d'Orancy?...

D'ORANCY.

Va, va, je l'ai bien aidée: et quand je n'aurais à me reprocher que ma faiblesse pour ses fantaisies et ses caprices...

VINCENT.

Il faut bien avoir des complaisances pour sa femme.

D'ORANCY.

Allons, il va me prouver que j'ai bien fait de me ruiner.

VINCENT.

Si vous avez perdu votre fortune, vous avez acquis de l'honneur dans les armes.

D'ORANCY.

J'ai voulu du moins laisser à ma fille un nom honorable. Je ne pouvais, ni ne voulais végéter dans une pauvreté humiliante, j'ai pris du service, et je suis parvenu au grade de capitaine de cavalerie.

VINCENT.

Vos blessures vous ont forcé de quitter le service.

D'ORANCY.

Et me voici de retour dans une propriété que je croyais entièrement perdue.

VINCENT.

Elle n'est pas tout-à-fait sauvée; mais nous sommes en bon chemin, grâce à cet aimable jeune homme dont je vous ai parlé.

DORANCY.

Il n'aura pas obligé un ingrat ! Il se nomme ?

VINCENT.

Monsieur Eugène.

D'ORANCY.

Mais son nom de famille ?

VINCENT.

Je n'ai pas songé à le lui demander ; mais voilà monsieur Guillaume qui pourra vous instruire.

(Guillaume s'approche.)

D'ORANCY.

Qu'est-ce que c'est que monsieur Guillaume ?

GUILLAUME, se rengorgeant.

Monsieur, je suis l'homme de confiance de M. Eugène...

D'ORANCY, à Vincent.

Il a une singulière tournure.

GUILLAUME.

Son intendant ! Cela paraît vous étonner, monsieur. Mon extérieur n'est pas opulent ; mais je suis intendant et honnête homme.

D'ORANCY.

Vous m'étonnez encore plus. Puis-je vous demander, monsieur l'intendant, le nom de votre maître ?

GUILLAUME.

Il se nomme Eugène.

D'ORANCY.

Eugène, Eugène, c'est son nom de baptême ; mais son nom de famille.

GUILLAUME.

Puisqu'il ne l'a pas dit, sans doute il a des raisons pour le taire.

D'ORANCY.

C'est singulier.

GUILLAUME.

Celui qui fait le bien a le droit de garder l'anonyme.

D'ORANCY.

Vous êtes sentencieux , monsieur l'intendant.

GUILLAUME.

Je ne suis pas simplement homme de calcul. Les chiffres dessèchent l'âme ; et quand je puis quitter Barème , je cultive la philosophie à mes momens perdus.

D'ORANCY.

Ah ! vous êtes philosophe. Un intendant philosophe ! c'est fort bien. M. Guillaume , je voudrais respecter l'incognito de M. Eugène , mais je desire trop vivement savoir à qui j'ai des obligations aussi importantes. C'est sans doute le propriétaire de quelque terre voisine de la mienne , il ne me sera pas difficile de le découvrir.

GUILLAUME.

Ce n'est point un propriétaire. C'est un capitaliste , qui a sa fortune en portefeuille et qui , au lieu de la jouer à la bourse comme beaucoup de ses confrères , s'amuse à exercer sa générosité. Il y a moins de risques et plus d'honneur à ce jeu-là , quoique souvent la reconnaissance soit à la baisse : je ne dis point cela pour vous. Au surplus , vous pourrez voir aujourd'hui M. Eugène , car il doit apporter à l'honnête Vincent , la somme qui va libérer votre propriété.

D'ORANCY.

Je le verrai ? Cela me fera le plus grand plaisir ! Vincent , fais préparer ce que tu as de meilleur dans ta ferme. Je veux l'engager à dîner. Je vais voir si ce pavillon est prêt. Je voudrais le recevoir convenablement. Vincent , tu me préviendras de son arrivée.

VINCENT.

Oui , monsieur.

D'ORANCY.

Un homme obligeant et généreux est rare , même parmi nos amis ! Que ne doit-on pas penser de celui qui l'est sans motif particulier !

GUILLAUME.

On doit en penser bien des choses , surtout dans ce siècle tant soit peu égoïste et spéculateur.

D'ORANCY.

Ne manquez pas de m'avertir, dès que M. Eugène, arrivera.
(Il sort.)

SCÈNE VI.

VINCENT, GUILLAUME.

GUILLAUME, le regardant aller, et revenant avec vivacité.

Ce pavillon est-il éloigné? Pourriez-vous l'y retenir jusqu'au départ de M. Eugène?

VINCENT.

Pourquoi les empêcher de se voir?

GUILLAUME.

Apprenez donc que mademoiselle Dorfeuil, la tante de M. Eugène...

VINCENT.

Eh bien?

GUILLAUME.

Est l'ennemie capitale de M. d'Orancy.

VINCENT.

L'ennemie capitale! Est-il possible! me voilà dans un grand embarras.

GUILLAUME.

Père Vincent, je ne vous quitte pas. Je vais me tenir ici près, je veille sur vous. J'entends le bruit d'une voiture. Toute la compagnie descend et vient de ce côté. Je disparaîrais... Mais je suis là!

SCÈNE VII.

VINCENT, EUGÈNE, M^{lle} DORFEUIL,
M^{me} DERVIEUX.

M^{lle} DORFEUIL, criant avant de paraître.

Eugène, Eugène, où courez-vous? (Entrant) Ne vous modérerez-vous jamais?

EUGÈNE , qui est entré le premier , regarde avec inquiétude.
Ma tante , je me pressais pour vous annoncer.

M^{lle} DORFEUIL , ironiquement.

M'annoncer ? dans une ferme ! Est-ce qu'il y a de l'étiquette ici ?

EUGÈNE , embarrassé.

Non , ma tante.. mais.. Voici le digne homme dont je vous ai parlé.

(Il fait passer Vincent près de M^{lle} Dorfeuil.)

M^{lle} DORFEUIL.

Ah !... monsieur Vincent , mon neveu m'a raconté ce que vous avez fait pour votre maître.

VINCENT.

D'après ce que l'on dit de vous , mademoiselle , ma conduite n'a rien qui doive vous étonner.

M^{lle} DORFEUIL.

Les beaux traits sont rares.

VINCENT.

Peut-être pas tant qu'on croit.

M^{lle} DORFEUIL.

Parce que vous jugez les autres d'après vous.

VINCENT.

Ah mademoiselle !

M^{lle} DORFEUIL.

J'ai à vous parler. J'ai des renseignemens à vous demander.

VINCENT.

Je suis tout à vos ordres.

M^{lle} DORFEUIL , montrant Eugène.

Vous connaissez ce joli garçon-là ?

VINCENT.

J'ai cet honneur.

M^{lle} DORFEUIL.

Croiriez-vous qu'il m'a fait un mystère de votre connaissance , que je n'en dois la découverte qu'au hasard ?

VINCENT.

Comment !

M^{lle} DORFEUIL , s'animant.

Mon neveu est un étourdi , et vous en êtes un autre. Oui , monsieur , malgré vos cheveux gris , votre belle âme et votre générosité pour votre maître !.... Deviez-vous accepter l'argent de ce jeune homme , sans savoir où il le prenait ; sans vous informer de sa position..... je vous étonne , je vous afflige ; vous le méritez , vous avez tous deux fait le bien ; mais vous l'avez très-mal fait.

M^{me} DERVIEUX.

La voilà partie.

VINCENT , confus.

M. Eugène ne m'a pas consulté , il a seul été voir les créanciers.

M^{lle} DORFEUIL , avec bonté.

C'est bon , c'est bon ! mais pour parler de tout cela en détail et à notre aise , monsieur Vincent , je m'invite à dîner chez vous , et je vous prévien que le voyage m'a donné fort bon appétit.

M^{me} DERVIEUX.

Et à moi aussi.

VINCENT.

Je ferai servir tout ce que j'ai de meilleur. (A part.) Eh mon dieu ! si elle rencontre M. d'Orancy.....

M^{lle} DORFEUIL.

Vous , Eugène , allez dire qu'on dételle les chevaux , monsieur Vincent les fera mettre dans ses écuries.

VINCENT.

Dans celles de mon maître. Rien ici n'est à moi.

M^{lle} DORFEUIL , avec bonté.

Brave homme ! (à Eugène avec vivacité) allez donc , Eugène.

(Eugène rencontre en sortant Guillaume qui lui parle bas.)

SCÈNE VIII.

M^{me} DERVIEUX , VINCENT , M^{lle} DORFEUIL ,
GUILLAUME , à l'écart.

M^{me} DERVIEUX.

Monsieur Vincent , qu'est devenu d'Orancy , quelles

ont été les causes de sa ruine... N'avait-il pas épousé une méchante femme ?..

VINCENT.

Il ne m'appartient pas de juger mes maîtres ; mais l'union de M. d'Orancy n'a pas été heureuse , et....

GUILLAUME , paraissant.

Monsieur Vincent , on vous demande à votre grange , où vous faites battre du bled.

VINCENT , surpris.

Par quel hasard ?

GUILLAUME.

Les ouvriers manquent peut-être d'ouvrage.

VINCENT.

Ils en ont pour huit jours.

GUILLAUME , lui faisant des signes.

Ils en ont peut-être trop. Allez toujours voir ce que c'est.

VINCENT. -

Mais....

GUILLAUME.

Allez donc , père Vincent. (Bas) laissez-moi seul avec ces dames.

VINCENT , étonné.

Ah !... Pardon , mesdames , je vais....

M^{lle} DORFEUIL.

Vous faites des façons , je crois : allez donc à vos affaires.

SCÈNE IX.

M^{me} DERVIEUX , GUILLAUME , M^{lle} DORFEUIL.

M^{lle} DORFEUIL , regardant Guillaume qui la salue.

Vous êtes de la maison , monsieur ?

GUILLAUME.

Pas positivement , madame : mais j'y exerce une grande influence.

M^{lle} DORFEUIL.

En quelle qualité ?

GUILLAUME.

En qualité... de... protecteur.

M^{me} DERVIEUX, le toisant.

De protecteur !

GUILLAUME.

Pourquoi pas ? Et vous aussi, madame, vous jugeriez sur l'extérieur. On est souvent ce qu'on ne paraît pas, et par le temps qui court, bien des gens ne sont pas ce qu'ils paraissent.

M^{lle} DORFEUIL.

Vous êtes donc ?

GUILLAUME.

Un personnage mystérieux : ne m'interrogez pas, et croyez seulement que vous m'inspirez le plus vif intérêt.

M^{me} DERVIEUX.

C'est un fou.

GUILLAUME.

C'est possible, madame. Je ne veux pas même chercher à vous désabuser.

M^{lle} DORFEUIL.

Puisque vous êtes un si habile homme, dites-moi...

GUILLAUME.

Oh ! pardon, je sais tout ; mais je ne dis rien.

M^{me} DERVIEUX.

C'est alors comme si vous ne saviez rien.

GUILLAUME.

Il ne suffit pas de parler : mais d'agir... (A part) Ah peste, voici mademoiselle Sophie, elle n'est prévenue de rien. Que faire ?

(Il va au devant d'elle.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, SOPHIE, sortant du bâtiment à droite.

SOPHIE, étourdiement.

Ah ! vous voilà, monsieur Guillaume ! eh bien ! me direz-vous enfin pourquoi M. Eugène a été si long-temps sans venir ?

GUILLAUME, bas à Sophie.

Ne voyez-vous pas ces dames ?

SOPHIE, surprise.

Ah ! (Elle fait une révérence.)

Mlle DORFEUIL.

Quelle est cette jeune personne ?

GUILLAUME.

Madame, c'est la fille du respectable Vincent. (Bas à Sophie.) Ne me démentez pas.

Mlle DORFEUIL.

La fille de Vincent ?.... Elle est fort bien. Elle vient de parler d'Eugène : est-ce qu'elle le connaît ?

GUILLAUME.

Monsieur Eugène venait souvent ici, il eut été bien difficile.....

Mlle DORFEUIL.

C'est juste.

GUILLAUME, bas à Sophie.

Ces dames sont les tantes de M. Eugène.

(Il se retire. *)

Mlle DORFEUIL.

Mon neveu ne m'avait pas dit que M. Vincent eût une fille. Elle est fort bien, je le répète.... mais sa mise me semble un peu recherchée pour la fille d'un fermier.

* Mme Derville, Mlle Dorfeuil, Sophie, Guillaume.

GUILLAUME.

Ah! madame! les jeunes personnes aujourd'hui.... La coquetterie, et puis l'honneur de votre visite....

M^{lle} DORFEUIL.

Que l'on n'attendait pas.

GUILLAUME.

Eh! eh! peut-être, madame.

M^{me} DORFEUIL.

Eh bien! mademoiselle, vous ne dites rien?

SOPHIE.

Madame, c'est que...

M^{lle} DORFEUIL, s'emportant.

Parlez donc.

GUILLAUME, vivement.

C'est qu'elle est timide.

M^{lle} DORFEUIL.

Je vous fais peur, je vois cela, c'est ma vivacité.

GUILLAUME.

La tante de M. Eugène, du bienfaiteur de son père, ne peut lui inspirer que du respect et de la reconnaissance.

M^{lle} DORFEUIL.

Laissez donc parler cette jeune personne, monsieur... selon toutes les apparences, elle a reçu de l'éducation.

GUILLAUME.

C'est ce qu'on peut avoir de mieux quand on n'a pas de fortune.

M^{lle} DORFEUIL.

Le bon homme Vincent a de l'ambition pour sa fille, qu'il prenne garde. Le bonheur est souvent ailleurs qu'on ne le croit.

GUILLAUME.

Ah! madame, quelle philosophie!

M^{me} DORFEUIL.

Monsieur l'homme mystérieux, vous êtes un bavard. Si cette jeune personne parle peu, vous parlez beaucoup trop.

(42)

GUILLAUME.

Voilà le système des compensations.

M^{lle} DORFEUIL.

Je vous prierai d'aller à vos affaires , pendant que je vais causer avec mademoiselle.

GUILLAUME.

Je n'ai point d'affaires dans ce moment.

M^{lle} DORFEUIL.

Je vous prie d'en avoir.

GUILLAUME.

Vos prières sont des ordres. (Bas à Sophie) Prenez garde à ce que vous direz. Cette dame est l'ennemie de votre père.

M^{lle} DORFEUIL , vivement.

Vous lui soufflez ses réponses.

GUILLAUME.

Du tout. Mesdames , j'ai l'honneur de vous saluer.

SCÈNE XI.

M^{me} DERVIEUX , M^{lle} DORFEUIL , SOPHIE.

M^{lle} DORFEUIL.

Allez , ma sœur , faire un tour dans la ferme , à la laiterie , donnez un coup-d'œil au dîner , vous qui êtes une femme de ménage.

M^{me} DERVIEUX

J'y vais : mais cet homme !..

M^{lle} DORFEUIL.

Allez donc , ma sœur. (A part.) Eugène ne m'a point parlé de cette jeune personne , sa générosité me devient suspecte.

SCÈNE XII.

M^{lle} DORFEUIL , SOPHIE.

SOPHIE , à part et inquiète.

Cette dame est l'ennemie de mon père !.. M. Guillaume lui a dit que j'étais la fille de Vincent !

M^{lle} DORFEUIL , l'examinant.

Mademoiselle, on vous a dit sans doute que j'étais une femme brusque, vive, emportée.

SOPHIE.

Madame, je sais que vous êtes bonne.

M^{lle} DORFEUIL , vivement.

Vous savez que je suis bonne? et qui vous l'a dit?

SOPHIE , hésitant.

Madame...

M^{lle} DORFEUIL , plus vivement.

Qui vous l'a dit? vous n'osez me répondre. Il n'y a pourtant pas de mal à dire que je suis bonne.

SOPHIE.

C'est que je n'ose...

M^{lle} DORFEUIL.

Allons, elle ne parlera pas. Seriez-vous dissimulée, menteuse? Je pardonne tout, excepté les vices du cœur.

SOPHIE.

Non, madame, Je ne mentirai pas : dussai-je encourir toute votre colère. Celui qui m'a dit que vous étiez bonne, c'est votre neveu.

M^{lle} DORFEUIL.

Il lui sied bien de me faire une réputation... mais la bonté n'est pas la faiblesse. D'où connaissez-vous mon neveu, mademoiselle ?

SOPHIE.

Le hasard, madame, sa générosité pour mon père....

M^{lle} DORFEUIL.

Vous l'aimez, je vois cela. Le lui avez-vous dit ?

SOPHIE.

Ah! madame !

M^{lle} DORFEUIL.

Et lui, vous a-t-il dit qu'il vous aimait ?

SOPHIE, baissant les yeux.

Oui, madame.

M^{lle} DORFEUIL.

Ah !... Et vous l'avez laissé dire ?

SOPHIE.

Oui, madame.

M^{lle} DORFEUIL.

C'est comme si vous lui aviez dit que vous l'adoriez.

SOPHIE.

Est-il possible !

M^{lle} DORFEUIL, sévèrement.

Mon enfant, un homme ne fait pas tout ce qu'a fait mon neveu, sans être éperduement amoureux. Cependant voyez à quoi vous vous exposiez. Sans fortune, placée par le sort dans une condition au-dessous de la sienne, vous n'avez pas vu tous les obstacles qui s'opposaient à votre union.

SOPHIE.

Il est vrai que je suis sans fortune.

M^{lle} DORFEUIL.

Et dans le monde aujourd'hui, on n'épouse pas une fille qui n'a pour dot que ses vertus.

SOPHIE.

Hélas, je n'ai pas réfléchi !

M^{lle} DORFEUIL.

Mais l'amour de mon neveu est connu : ses fréquentes visites ont éveillé l'attention des oisifs, et fait parler les méchants. S'il ne vous épouse pas, vous êtes perdue de réputation.

(45)

SOPHIE, effrayée.

Oh ! mon dieu !

M^{lle} DORFEUIL, avec bonté.

Rassurez-vous , mon enfant ! tout me prévient en votre faveur , et je suis persuadée qu'il n'y a de votre part que de l'étourderie , j'en sais assez maintenant. Retirez-vous. J'ai besoin d'être seule un moment.

SOPHIE, très-émue.

Madame !... Ah mon Dieu ! que je suis malheureuse !
(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

M^{lle} DORFEUIL, la regardant aller.

C'est ainsi , que jeune et sans expérience , j'écoutai les protestations d'amour de d'Orancy. Je l'aimai , comme cette jeune fille aime Eugène. Seule , je sais ce que m'a coûté son inconstance ! Si je n'ai pas été heureuse , faisons du moins le bonheur des autres. Ne les condamnons pas à souffrir ce que j'ai souffert. (Elle réfléchit.) Et pourquoi monsieur Eugène n'épouserait-il pas la fille d'un honnête cultivateur ? notre famille était dans le commerce. Et quel rang qu'il occupât dans le monde , lui serait-il permis de séduire et non d'épouser ?

SCÈNE XIV.

M^{lle} DORFEUIL, M^{me} DÉRVEUX.

M^{me} DÉRVEUX.

Ah ! ma sœur ! ma sœur ! quel événement ! quelle rencontre ! quel singulier hasard ! Ah ! vraiment , j'ai envie de me trouver mal.

M^{lle} DORFEUIL.

Qu'y a-t-il donc ? je ne vous ai jamais vu tant de vivacité.

M^{me} DÉRVEUX.

Vous ne le croirez jamais.

M^{lle} DORFEUIL.

Parlez-~~donc~~.

M^{me} DERVIEUX.

Je viens de rencontrer...

M^{lle} DORFEUIL.

Qui ?

M^{me} DERVIEUX.

Cela m'a fait un effet !

M^{lle} DORFEUIL.

Vous me ferez mourir d'impatience.

M^{me} DERVIEUX.

Il est ici , je l'ai vu.

M^{lle} DORFEUIL.

Mais qui donc ?

M^{me} DERVIEUX.

D'Orancy.

M^{lle} DORFEUIL.

Se peut-il !... d'Orancy... j'ai donné dans un piège, on m'a attirée chez lui. Je ne veux pas le voir.

M^{me} DERVIEUX.

Quand il a appris que vous étiez ici, il en a témoigné beaucoup de joie, autant de joie que de surprise. Il m'a demandé à vous parler ; je ne lui ai pas dissimulé votre dépit, votre haine contre lui.

M^{lle} DORFEUIL, vivement.

De la haine !... oh ! non, je ne hais personne... mais je ne peux pas revoir l'homme qui a détruit mon repos, qui s'est joué des sentimens qu'il avait fait naître dans mon cœur, et qui a préparé le malheur de toute ma vie.

M^{me} DERVIEUX.

Voilà donc le secret de votre humeur, de votre brusquerie ; c'était un chagrin profond. Je m'en étais toujours doutée.

M^{lle} DORFEUIL, très-sévèrement.

Je veux partir sur-le-champ. Où est Eugène, que je le gronde, que je lui fasse sentir toute ma colère ? Voilà ce que je ne lui pardonnerai pas.

M^{me} DERVIEUX.

Il ignorait peut-être le retour de d'Orancy. Il y a peu de jours qu'il est revenu.

M^{lle} DORFEUIL.

Et ce Vincent, avec sa bonhomie apparente, il m'a trompée aussi.

M^{me} DERVIEUX.

Vous accusez tout le monde.

M^{lle} DORFEUIL.

Vous-même, étiez sans doute du complot.

M^{me} DERVIEUX.

Moi ! ah ! par exemple !

M^{lle} DORFEUIL, montée au dernier degré

J'entre là-dedans, je m'y enferme, je ne veux voir personne. Qu'on m'avertisse aussitôt que la voiture sera prête.

M^{me} DERVIEUX.

Mais, ma sœur !

M^{lle} DORFEUIL.

Oh ! j'aurai du caractère. On verra que je ne suis pas aussi bonne, aussi faible qu'on le croit. Entendez-vous, ma sœur. Les chevaux sur-le-champ, et partons.

(Elle entre dans la ferme à gauche.)

SCÈNE XV.

M^{me} DERVIEUX.

La voilà montée, il n'y a pas moyen de la contredire. Ce pauvre d'Orancy, il a l'air bien repentant, et puisqu'il est veuf, elle pourrait... Mais je suis bien bonne ! Pourquoi donc vais-je penser à une autre, lorsque moi-même !... je suis veuve aussi !

SCÈNE XVI.

EUGÈNE, GUILLAUME, M^{me} DERVIEUX.

EUGÈNE.

Eh bien ! que dit ma tante ? a-t-elle appris le retour de monsieur d'Orancy ? croyez-vous qu'elle le voye ?

M^{me} DERVIEUX.

N'y comptez point. Elle a demandé sa voiture. Nous allons repartir, et vous, Eugène, tenez-vous bien, elle est furieuse contre vous.

EUGÈNE.

Quoi ! l'on ne pourrait pas la retenir ?

GUILLAUME.

Il n'y a que moi qui en sois capable.

EUGÈNE.

Tu vas faire encore quelque maladresse.

GUILLAUME.

Non, je travaillais les yeux fermés, je ne connaissais ni mes personnages, ni les rapports qu'ils ont entre eux, ni les intérêts qui les divisent. Je l'aurais donné au plus fin de ne pas faire quelque gaucherie.

M^{me} DERVIEUX.

Cet homme m'inspire de la confiance.

GUILLAUME.

A la bonne heure, vous êtes connaisseuse, vous, madame. Voyons : la première chose est de gagner du temps... Disons d'abord... Quoi ? ah ! qu'un des chevaux est défermé, et que l'on ne peut pas partir avant une bonne heure.

EUGÈNE.

Où cela nous mènera-t-il ?

GUILLAUME.

Eh ! le sais-je moi-même ? ce qu'il y a de certain, c'est que vous avez beaucoup de choses à confier à M. d'Orancy, que son cœur et le vôtre sont faits pour s'entendre ; mais qu'il y a dans le caractère de votre chère tante un obstacle

à votre bonheur mutuel. Eh bien ! maintenant je tiens le fil de l'intrigue, laissez-moi faire, je répons de tout. Je réussirai peut-être par une maladresse... Et qu'importe le moyen, pourvu que le résultat soit heureux.

(Il sort, les autres le suivent.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'ORANCY.

Quelle rencontre ! Au bout de quinze ans, je retrouve la femme qui m'avait fait connaître les premières impressions de l'amour. Oui, j'ai aimé Pauline : mais je crois que les hommes ne savent pas aimer comme les femmes ; ils sont peut-être plus passionnés, mais ils sont moins constans. Elle est chez moi ! sa présence réveille dans mon cœur tous les sentimens qu'elle y avait fait naître... Pauvre Pauline ! j'ai été bien puni de mes torts envers elle.

SCÈNE II.

D'ORANCY, GUILLAUME.

GUILLAUME.

Monsieur, selon vos intentions, je viens de prendre des renseignemens ; des informations, mademoiselle Dorfeuil, au lieu de se rendre à vos désirs, refuse absolument de vous voir.

D'ORANCY.

Est-il possible ! elle conserverait tant de ressentiment ?

GUILLAUME.

Pardon , monsieur , si j'ose vous adresser quelques questions ; mais c'est dans votre intérêt et dans celui de monsieur Eugène. Puisque vous voulez bien tous les deux m'honorer de quelque confiance... Est-il vrai que vous aviez autrefois promis le mariage à mademoiselle d'Orfeuil ?

D'ORANCY.

Je m'étais habitué dès l'enfance à voir , à aimer Pauline. Un voyage l'éloigna. J'avais à peine vingt ans , mes parens me proposèrent un mariage brillant. Je fus ébloui des charmes et des manières élégantes de mademoiselle de Saint-Géran , je l'épousai ! Ah ! si Pauline n'eût pas été absente !.. Je fus bien puni de ma légèreté , je ne trouvai dans ma femme que la coquetterie , l'amour du luxe et de la dissipation. Elle s'y livra sans réserve , et succomba bientôt sous le poids de ces plaisirs trompeurs que le monde vend si cher. Ma faiblesse avait été sa complice , et je perdis en même temps mon épouse , et toute ma fortune que ses brillantes folies avaient dissipée.

GUILLAUME.

C'est alors que vous prîtes le parti des armes.

D'ORANCY.

Je confiai ma fille aux soins d'une ancienne amie de ma famille , qui habitait ce village , et à ceux du respectable Vincent , qui à la mort de cette dame , servit de second père à ma chère Sophie.

GUILLAUME.

Ah ! Monsieur , si dans le temps vous aviez épousé mademoiselle Dorfeuil , vous vous seriez épargné bien des malheurs.

D'ORANCY.

J'y ai songé bien souvent depuis !

GUILLAUME.

Elle a eu bien du chagrin de votre mariage.

D'ORANCY.

Dans les premiers momens , je le crois ; mais le temps l'aura consolée.

GUILLAUME.

Non , monsieur , ne croyez pas cela.

D'ORANCY.

Comment , non ?

GUILLAUME.

D'abord , elle ne s'est point mariée.

D'ORANCY.

Au fait , cela est étonnant , jolie , riche , aimable.

GUILLAUME.

Bien des partis se sont proposés.

D'ORANCY.

Je le crois.

GUILLAUME.

Elle les a tous refusés.

D'ORANCY.

Elle aurait poussé la constance si loin ? Si j'osais penser que j'eusse inspiré un sentiment aussi profond !

GUILLAUME.

C'est une grande énigme que le cœur d'une femme.

D'ORANCY.

J'ai le plus grand désir de revoir Pauline ; elle était douce , bonne , généreuse.

GUILLAUME.

Bonne et généreuse , elle l'est encore : mais douce , ce n'est plus cela. Elle est devenu brusque , bourrue , grondeuse , et remarquez que c'est depuis qu'elle a appris votre mariage , qu'elle a ainsi changé de caractère.

D'ORANCY.

Pauvre Pauline , qu'elle a dû souffrir de mon oubli !

GUILLAUME.

Je crois que sa passion pour vous dure encore. Je connais le cœur des femmes . . . et si l'on pouvait . . . oui . . . mais elle vient : laissez-moi sonder le terrain et préparer les voies. Je vous obtiendrai une entrevue. Il n'est pas temps encore de vous montrer.

D'ORANCY.

Pourquoi ? En brusquant une entreprise, on réussit presque toujours.

GUILLAUME, à part.

Il va tout gâter, tenons-nous prêt à tout réparer.

(Il sort.)

D'ORANCY.

Elle est préoccupée. Elle ne me voit pas.

SCÈNE III.

M^{lle} DORFEUIL, D'ORANCY, à l'écart.

M^{lle} DORFEUIL, sans voir d'Orancy.

D'Orancy est de retour ! Il va croire que je suis venue le chercher, provoquer une explication, un raccommodement. Non, ils en appèleront en vain à ma générosité. Je ne pardonnerai pas qu'on ait aigri mon caractère, que l'on m'ait contrainte à prendre l'apparence de la méchanceté par laquelle je déguisais un juste dépit ; qu'on m'ait forcée à chercher de me faire craindre, quand mon bonheur eût été de me faire aimer. Mon parti est pris, je repartirai sans voir d'Orancy.

D'ORANCY, s'approchant.

Madame !

M^{lle} DORFEUIL.

Ciel ! vous, monsieur d'Orancy.

D'ORANCY.

Ah ! ma chère Pauline !

M^{lle} DORFEUIL, avec dérision.

Votre chère Pauline ? Ah ! voilà un mot bien affectueux. Je n'espérais pas l'entendre de votre bouche ; mais il est trop tard, monsieur ; Pauline n'a plus d'amis, elle n'est plus chère à personne, et si vous la connaissiez maintenant, vous vous épargneriez des démonstrations inutiles.

D'ORANCY.

Je conçois votre colère, votre juste dépit, je n'ai que trop mérité l'un et l'autre : mais un franc aveu de mes torts peut en mériter le pardon.

M^{lle} DORFEUIL.

Vous plaisantez, sans doute. Un homme étourdi, léger, préparera de sang-froid le malheur d'une femme, il la laissera en proie aux regrets, en butte aux propos d'un monde médisant et injuste, et il faudra qu'elle oublie en un jour ce qu'on lui a fait souffrir pendant quinze ans ! Non, non, M. d'Orancy, réfléchissez. Vous avez trop d'esprit pour le croire, et trop de connaissance de mon caractère pour insister sur une réconciliation impossible.

D'ORANCY.

Je n'insisterais pas, si je ne croyais avoir des moyens surs de me justifier.

M^{lle} DORFEUIL.

Je ne vous écouterais pas, si je n'étais certaine de les repousser.

D'ORANCY.

Vous étiez absente lorsque mes parens me forcèrent à une union...

M^{lle} DORFEUIL.

J'étais éloignée de vous, lorsque je refusai toutes celles qu'on m'offrit.

D'ORANCY.

Vous m'en voulez beaucoup, Pauline.

M^{lle} DORFEUIL.

Non, vous avez été malheureux.

D'ORANCY.

Toutes les femmes n'ont pas votre cœur. J'ai été trompé !

M^{lle} DORFEUIL.

Je ne me suis point exposée à l'être.

D'ORANCY.

Mais d'après ce qu'on m'a dit de votre caractère, vous n'êtes point heureuse.

M^{lle} DORFEUIL.

Je me suis entourée des heureux que j'ai faits.

D'ORANCY.

Vous êtes donc isolée au milieu d'eux ?

M^{lle} DORFEUIL.

Je ne dois compte de mes pensées ni de mes sentimens à personne. Cessons cet entretien, il m'est pénible. Adieu, M. d'Orancy.

D'ORANCY.

J'ai à vous parler d'un projet qui peut-être vous serait agréable. Votre neveu, votre Eugène à qui j'ai de grandes obligations, m'a fait une confidence.

M^{lle} DORFEUIL, avec impatience.

Il a été chercher un étranger pour confier ses secrets, des secrets qu'il m'a cachés.

D'ORANCY.

Il aime...

M^{lle} DORFEUIL.

Je le sais : mais cela me regarde, et non pas vous, monsieur.

D'ORANCY.

J'espérais...

M^{lle} DORFEUIL.

J'ai mes projets, mes idées, il faudra qu'il s'y conforme. Encore une fois, adieu, monsieur, Le hasard seul m'a conduite ici : soyez-en persuadé. Je voudrais en être bien loin. Je vais vous quitter la place.

D'ORANCY.

Non, restez. Je me retire avec le regret de n'avoir pas été compris de vous. (A part.) Comme on est gauche et timide quand on a tort ! Oh ! je la reverrai !

(Il la salue et sort.)

SCÈNE IV.

M^{lle} DORFEUIL, émue.

Il a cherché à se justifier. Il ne partageait donc pas les idées de sa famille....

SCÈNE V.

EUGÈNE , M^{lle} DORFEUIL , GUILLAUME

au fond.

M^{lle} DORFEUIL, voyant Eugène et reprenant sa brusquerie.

Ah! c'est vous, monsieur, voilà donc ce neveu si confiant, si sincère avec sa bonne tante.

EUGÈNE.

Comment donc ?

M^{lle} DORFEUIL.

Qui ne devait ni dissimuler, ni mentir. Je ne vous demande plus rien, monsieur, je sais tout.

GUILLAUME, à part.

Je ne crois pas.

M^{lle} DORFEUIL.

Vous êtes un mauvais sujet, un séducteur, vous aimez.

EUGÈNE.

Ma tante !

M^{lle} DORFEUIL.

Osez dire que vous n'êtes pas amoureux.

EUGÈNE.

Je ne veux pas vous contredire, ma tante.

GUILLAUME, à part.

Il s'en garderait bien.

M^{lle} DORFEUIL.

Vous aimez la fille de Vincent.

EUGÈNE.

Moi, ma tante ?

GUILLAUME, à part.

Oh Dieu ! je ne l'ai pas prévu.

(Il fait des signes qu'Eugène ne voit pas.)

M^{lle} DORFEUIL.

Oui, monsieur, vous l'aimez. Elle même me l'a dit. Elle m'a tout avoué.

EUGÈNE.

Elle vous a trompé, ma tante. C'est une petite coquette qui croit que tous les hommes lui font la cour.

GUILLAUME, à part.

Comme il arrange ma gentille Annette.

M^{lle} DORFEUIL.

Je l'ai jugée mieux que vous, moi : et je veux que vous l'épousiez.

EUGÈNE.

Je ne puis l'épouser, ma tante. Vous voulez de la franchise, j'en aime une autre.

GUILLAUME, s'approchant et bas à Eugène.

Eh ! monsieur, dites que vous l'aimez et laissez-moi faire. C'est une ruse.

M^{lle} DORFEUIL, apercevant Guillaume.

Que venez-vous faire ici, vous ?

GUILLAUME.

Moi, madame, je me promène.

M^{lle} DORFEUIL.

Je vois que vous êtes d'intelligence avec mon neveu.

GUILLAUME.

J'ai l'honneur d'être l'ami de M. Eugène.

M^{lle} DORFEUIL.

Je lui en fais mon compliment ; mais comme vous n'êtes pas le mien...

GUILLAUME.

Je serais flatté de le devenir, madame.

M^{lle} DORFEUIL.

Je vous prie...

EUGÈNE, à Guillaume.

Va-t-en donc. Tu vois bien que tu la fâches.

GUILLAUME, à part.

Ils ont beau faire, je les obligerai, malgré eux. Je vais revenir.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

EUGÈNE, M^{lle} DORFEUIL.

M^{lle} DORFEUIL.

Cet importun m'a donné de l'humeur. Vous me disiez, monsieur, que vous en aimiez une autre. Et cependant vous vouliez séduire cette jeune fille. Vos démarches, vos visites l'ont compromise, vous devez réparer le mal et vous l'épouserez.

EUGÈNE.

Daignez m'écouter, ma tante.

M^{lle} DORFEUIL, en colère.

Non, non, non : je n'écoute rien.

SCÈNE VII.

EUGÈNE, M^{lle} DORFEUIL, M^{me} DERVIEUX.

M^{me} DERVIEUX.

Qu'est-ce que c'est donc que ces colères-là, ma sœur?

EUGÈNE.

Ah! ma tante, venez me défendre.

M^{me} DERVIEUX.

De quoi s'agit-il? Procédons avec sang-froid.

M^{lle} DORFEUIL.

Du sang-froid! que diriez-vous, ma sœur, si vous saviez que ce beau monsieur s'avise d'être amoureux de deux femmes à la fois, et de ne pas vouloir se marier.

EUGÈNE.

Ma tante, je me marierai si vous voulez que j'épouse mademoiselle d'Orancy.

M^{lle} DORFEUIL, très-surprise.

Qu'est-ce que vous dites? Comment! quoi! d'Orancy a une fille!

EUGÈNE.

Charmante, la beauté, la candeur même.

M^{lle} DORFEUIL.

D'Orancy a une fille!

EUGÈNE.

Oui, ma tante. Voyez-la, je vous en prie.

M^{lle} DORFEUIL, très-émue.

Que je voie la fille de d'Orancy? moi! Non, monsieur, non. C'est bien assez que vous m'ayez exposée à venir dans la maison de son père, à revoir un homme que j'avais juré de fuir toute ma vie.

EUGÈNE.

J'ignorais son retour, et si vous me permettiez de m'expliquer...

M^{lle} DORFEUIL.

Non, je ne le permets pas.

M^{me} DERVIEUX.

Cependant ma sœur, on ne doit pas juger sans entendre.

M^{lle} DORFEUIL, sans l'écouter.

Voilà comme ils sont tous : ils portent de tous côtés leur hommage frivole, et ils ne songent pas, en feignant l'amour, que quand nous avons entendu son langage, quand notre cœur y a répondu, ils ont préparé notre malheur qui n'importe guère à leur insouciant légèreté.

M^{me} DERVIEUX.

Ah! ma sœur, voilà ce que je disais souvent à mon second mari.

SCÈNE VIII.

GUILLAUME, EUGÈNE, M^{lle} DORFEUIL,
M^{me} DERVIEUX.

GUILLAUME.

C'est encore moi : pardon, madame ; mais dussé-je en-

core, vous donner de l'humeur, il faut que je parle à monsieur votre neveu.

M^{lle} DORFEUIL.

Cet homme est étonnant, en vérité!

EUGÈNE.

Guillaume, vous abusez!...

GUILLAUME.

Comment, monsieur, j'abuse! Et de quoi, s'il vous plaît! Suis-je ou non votre agent d'affaires! M'avez-vous ou non, investi de votre confiance? Et dois-je laisser échapper une acquisition sur laquelle nous avons donné tant d'à-comptes?

M^{lle} DORFEUIL.

De quoi s'agit-il donc?

GUILLAUME.

Du château d'Orancy dont nous sommes co-acquéreurs, et pour lequel monsieur avait promis aujourd'hui un versement considérable. Le créancier principal a la procuration de tous les autres; il est las de vos délais et de vos remises, et il vient de déclarer au notaire, que selon ses conventions, il lui faut aujourd'hui sa somme, ou qu'il rentre dans tous ses droits, et que le susdit château lui appartient en toute propriété!

M^{lle} DORFEUIL.

Et monsieur d'Orancy serait dépossédé?

GUILLAUME.

Sans doute, et de plus ruiné totalement!

M^{lle} DORFEUIL, très-émue.

Ruiné!

GUILLAUME, à part.

J'ai bien frappé, je la tiens.

M^{lle} DORFEUIL.

Eugène, vous avez confiance dans cet homme?

EUGÈNE.

Oui, ma tante. Guillaume est un très-honnête garçon: un peu original, mais incapable d'une mauvaise action.

GUILLAUME.

Comment , un peu original !

M^{lle} DORFEUIL

Il suffit , je veux lui parler. Allez faire préparer la voiture , je vais partir dans peu d'instans.

M^{me} DERVIEUX.

Sans revoir d'Orancy ! Allons , je vais lui dire , moi , quelques mots d'adieu et de consolation.

SCÈNE IX.

GUILLAUME , M^{lle} DORFEUIL ,

M^{lle} DORFEUIL , l'examinant.

Monsieur Guillaume !

GUILLAUME.

Mademoiselle ?

M^{lle} DORFEUIL.

Je me crois physionomiste. Je pense que vous êtes un assez mauvais sujet.

GUILLAUME.

C'est selon l'acception que vous donnez à ce mot.

M^{lle} DORFEUIL.

Je crois que vous êtes le confident de mon neveu.

GUILLAUME.

Où est le mal d'être le confident d'un aimable jeune homme ?

M^{lle} DORFEUIL.

Vous encouragez son étourderie , vous protégez ses fredaines.

GUILLAUME.

J'encourage ses beaux sentimens , je protège ses inclinations vertueuses.

M^{lle} DORFEUIL.

Vous êtes un peu hypocrite , passablement intrigant !

GUILLAUME.

Pour hypocrite, je le nie ! Pour intrigant, à la grande rigueur, je ne dis pas... mais il faut bien faire quelque chose ; et quand le ciel nous a refusé la richesse, on peut mettre à sa place une honnête industrie... je dis honnête !.

M^{lle} DORFEUIL.

Mon neveu dit que je puis me fier à vous.

GUILLAUME.

Je n'ai jamais trahi la confiance de personne. D'ailleurs, madame, apprenez que je suis homme public, secrétaire de la mairie de votre commune. Demandez à monsieur le maire lui-même, des renseignemens sur le nommé Guillaume ; il vous dira que je suis un employé intelligent, actif, et intègre par-dessus le marché ! *justum et tenacem* ! comme dit Horace. (A part.) La petite citation ne peut pas nuire.

M^{lle} DORFEUIL.

Cette propriété passerait dans des mains étrangères : d'Orancy en serait dépourvu. Voulez-vous parler au créancier, vous chargez-vous de me la faire avoir ?

GUILLAUME.

Je me charge de tout, si vous vous chargez de payer.

M^{lle} DORFEUIL.

Faites cette affaire promptement, il y a pour vous mille écus de pot de vin.

GUILLAUME, enchanté.

Mille écus !... trois années de mes appointemens !... J'aurai le contrat dans dix minutes.

M^{lle} DORFEUIL.

Je ne veux paraître en rien, au moins ; je voudrais que quelqu'un se chargeât de tous les détails.

GUILLAUME.

J'entends, vous voulez un homme de paille, un éditeur responsable ! pour mille écus, cela se trouve. Je serai tout ce que vous voudrez. Je ferai faire le contrat de vente en mon nom, et au moyen d'un transfert, d'une contre lettre....

M^{lle} DORFEUIL, tirant un souvenir et écrivant.

Non : faites faire le reçu au nom de mademoiselle d'Orancy , et remettez-lui le contrat à elle-même.

GUILLAUME.

Ah! mademoiselle , permettez-moi d'essuyer une larme. Voilà un trait !

M^{lle} DORFEUIL, brusquement.

Vous essuyerez vos larmes tantôt.

GUILLAUME.

C'est juste. Je n'ai pas le temps de m'attendrir.

M^{lle} DORFEUIL.

Remettez ce porte-feuille au notaire ; me répondez-vous de réussir ?

GUILLAUME.

Vous êtes en bonne main , j'entends si bien les affaires!
(A part.) C'est étonnant que je n'aie jamais pu faire les miennes.

(Il sort.)

SCÈNE X.

M^{lle} DORFEUIL.

Faire du bien à ceux qui nous ont fait du mal , c'est une vengeance bien pardonnable ! Ah j'aperçois la fille de Vincent. Je ne sais pourquoi cette jeune personne m'intéresse tant !

SCÈNE XI.

SOPHIE, M^{lle} DORFEUIL.

SOPHIE.

Madame...

M^{lle} DORFEUIL.

Que me voulez-vous ? Vous tremblez , vous hésitez.

SOPHIE.

Je viens vous dire...

M^{lle} DORFEUIL.

Quoi ? tout ce que je sais, que vous aimez mon neveu, qu'il vous dédaigne, qu'il en aime une autre.

SOPHIE.

Non, madame, ce n'est pas cela ; au contraire, Eugène m'aime, il vient de me l'assurer.

M^{lle} DORFEUIL.

Pourquoi donc, m'a-t-il dit le contraire ?

SOPHIE.

Ah ! madame, quand vous saurez !.. mais je ne veux point abuser de votre confiance, de votre bonté, le mensonge n'est point fait pour moi. Ils vous ont dit que j'étais la fille de Vincent, et bien ! non, madame, je suis la fille de M. d'Orancy.

M^{lle} DORFEUIL.

Ciel ! c'est vous !....

SOPHIE.

Oui, madame, on voulait vous tromper.

M^{lle} DORFEUIL.

Fort bien, je suis ici la dupe de tout le monde. On me traite en femme que l'on peut jouer impunément.

SOPHIE.

Ce n'est pas moi, et la preuve, c'est que je viens de moi-même, avec confiance, vous demander une grâce.

M^{lle} DORFEUIL.

Parlez, mon enfant.

SOPHIE.

Promettez-moi de me l'accorder.

M^{lle} DORFEUIL, s'impatientant

Dites-moi donc ce que vous voulez.

SOPHIE.

Mon père, m'a-t-on dit, vous a offensée. Vous êtes son ennemie : ah ! pardonnez-lui, je vous en prie.

M^{lle} DORFEUIL.

Bien, bien, mon enfant. J'ai cru que vous alliez me parler de vos amours avec mon neveu, j'aime mieux cela. Votre franchise et votre confiance en moi, seront récompensées ; je suis heureuse d'avoir préparé d'avance ce que vous méritez si bien : mais cela ne me suffit pas. Allez dire à votre père, que je desire lui parler.

SOPHIE, la regardant.

Oui, madame... C'est singulier, elle s'emporte, elle se fâche et ses yeux ne sont pas méchants du tout (Elle rencontre un regard de mademoiselle Dorfeuil, et dit vivement.)
J'y vais sur-le-champ.

(Elle sort en courant.)

SCÈNE XII.

M^{lle} DORFEUIL.

Voilà donc le mystère qu'on m'avait caché ! ils se sont tous méfiés de moi. Et Eugène, avec sa prétendue générosité... Il aimait la fille de d'Orancy !... mais cette jeune personne n'est point la cause des torts de mon neveu, de ceux de son père, elle ne doit pas en être punie...

SCÈNE XIII.

M^{lle} DORFEUIL, D'ORANCY.

D'ORANCY, avec un peu de dépit.

On m'a dit, mademoiselle, que vous me demandiez un entretien. Je n'aurais pas osé m'en représenter, après avoir été reçu si sévèrement !

M^{lle} DORFEUIL, se possédant.

J'ai à vous parler, non de moi ; mais d'une personne qui vous intéresse.

D'ORANCY.

C'est donc de ma fille ; car elle est la seule au monde, avec vous, Pauline...

M^{lle} DORFEUIL, l'interrompant.

Ecoutez-moi. Si vous avez éprouvé des chagrins, des malheurs, vous connaissez du moins le bonheur paternel.

D'ORANCY.

C'est la seule consolation qui me soit restée jusqu'à présent.

M^{lle} DORFEUIL.

J'ai trouvé le moyen de satisfaire mon cœur, en adoptant le fils de mon frère, un orphelin sur lequel j'ai réuni toutes mes affections. Vous ne pouvez ignorer qu'il aime.

D'ORANCY.

Il m'en a fait franchement l'aveu.

M^{lle} DORFEUIL.

Eh bien ?

D'ORANCY.

Je l'ai reçu avec peine.

M^{lle} DORFEUIL, avec humeur.

Et pourquoi ?

D'ORANCY.

Parce qu'Eugène est riche, et que je ne puis rien offrir avec ma fille.

M^{lle} DORFEUIL, s'animant.

Mais puisqu'ils s'aiment ! qu'importe lequel des deux est riche.

D'ORANCY.

Ma délicatesse....

M^{lle} DORFEUIL, plus vivement.

Votre délicatesse consiste donc à faire le malheur de deux enfans qui vous reprocheront toute leur vie de les avoir désunis.

D'ORANCY.

La vôtre consiste bien à m'empêcher de réparer le tort de ma jeunesse.

M^{lle} DORFEUIL.

C'est différent : mon sort est fixé ; le leur est dans l'avenir.

D'ORANCY, avec abandon.

Pauline, permettez que le reste de mes jours vous soit consacré.

M^{lle} DORFEUIL, avec condescendance.

A titre d'ami?... J'y consens.

D'ORANCY.

Ce titre ne suffirait pas à mon repentir. Suffirait-il à votre bonheur ?

M^{lle} DORFEUIL.

Mon bonheur sera de faire celui d'un neveu que j'aime comme un fils.

D'ORANCY.

Je vous répète que ma fille n'a pas de fortune.

M^{lle} DORFEUIL.

Mon neveu en a.

D'ORANCY.

Il la doit au sacrifice de la vôtre.

M^{lle} DORFEUIL.

Que vous importe ?

D'ORANCY, très-tendrement.

Je ne puis accepter un bienfait qu'en m'en rendant digne; peut-être mon nom et ma main peuvent-ils compenser.....

M^{lle} DORFEUIL, avec amertume.

Ce qui m'a été refusé une fois, je ne l'accepte jamais.

D'ORANCY, piqué.

Vous refusez mon cœur, ma main, je refuse vos dons.

M^{lle} DORFEUIL.

Savez-vous, monsieur, ce que vous préparez à votre fille, si vous contrariez en elle ce premier sentiment qui a tant de force chez les femmes. Elle aime Eugène, elle est payée de retour par un cœur qui ne connaît pas encore l'inconstance. D'après votre refus, Eugène d'abord affligé, trouvera dans le monde des distractions, se laissera séduire par une coquette, l'épousera.... c'est naturel, n'est-ce pas, monsieur d'Orancy ! mais votre fille, faite pour aimer avec constance, repoussera toutes les consolations, s'iso-

lera de tout ce qui fait le charme de la vie , renoncera au plaisir, au bonheur !... et vous lui conseillerez sans doute d'attendre qu'un retour tardif conduise à ses pieds celui qu'elle aura pleuré quinze ans. Eh bien ! monsieur , elle ne l'acceptera plus , alors. Elle sera malheureuse ; mais sa résignation doit la relever à ses propres yeux. La fierté est aussi une consolation,

D'ORANCY, cherchant à cacher ce qu'il éprouve.

Je vous ai comprise , madame. Tout ce que vous me faites prévoir pour ma fille, vous l'avez éprouvé... eh bien ! puisque son sort vous intéresse, je le mets à votre disposition. Ou deux mariages, ou rien.

M^{lle} DORFEUIL.

Vous croyez avoir lu dans ma pensée.... oh non ! vous vous êtes trompé , la preuve c'est que... c'est que je m'éloigne ! et cette fois , je vous dis adieu pour toujours.

D'ORANCY , à part.

Je ne le crois pas. (Haut.) Adieu , Pauline.

M^{lle} DORFEUIL , avec humeur.

C'est vous qui le voulez , au moins ! Adieu , monsieur.

(Elle rentre dans le bâtiment de la ferme , à gauche .)

SCÈNE XIV.

D'ORANCY , piqué.

C'est par fierté qu'elle refuse ce que son cœur est près d'accepter. Elle ne voudra pas faire le malheur de son neveu... Eh bien ! je refuserai mon consentement à l'union d'Eugène et de ma fille, jusqu'à ce qu'elle accepte une condition de laquelle je suis sûr que dépend son bonheur.

SCÈNE XV.

VINCENT , D'ORANCY.

VINCENT.

Ah ! monsieur ! quel événement , est-il possible que malgré mes soins , ma persévérance...

D'ORANCY.

Qu'y a-t-il, Vincent ?

VINCENT.

Vous êtes dépouillé de votre propriété.

D'ORANCY.

Se peut-il ?

VINCENT.

Vous savez qu'aujourd'hui même expirait le délai qui m'avait été accordé.

D'ORANCY.

Eh bien ?

VINCENT.

Un acquéreur s'est présenté, a payé comptant, tout est perdu pour vous.

D'ORANCY, avec philosophie.

J'y étais préparé. Un bonheur m'aurait surpris. Et quel est donc cet acquéreur si prompt dans ses opérations ?

VINCENT.

Voilà monsieur Guillaume qui nous l'apprendra.

SCÈNE XVI.

VINCENT, GUILLAUME, D'ORANCY.

VINCENT.

Dites nous donc, monsieur Guillaume, qui est-ce qui a acheté le château d'Orancy ?

GUILLAUME.

C'est moi, monsieur Vincent.

D'ORANCY.

Comment ?

GUILLAUME.

Moi-même. Pourquoi pas ? Est-ce que je ne peux pas acheter un château tout comme un autre ?

D'ORANCY.

Mais il est singulier que....

GUILLAUME.

Si vous en doutez , voici les quittances.

D'ORANCY.

C'est une plaisanterie.

GUILLAUME.

C'est ce que vous voudrez. Je n'en suis pas moins l'acquéreur.

SCÈNE XVII.

VINCENT, GUILLAUME, SOPHIE, D'ORANCY,
EUGÈNE.

EUGÈNE, avec le ton du reproche.

Ah ! monsieur ! que vient de me dire ma tante ! Quoi, c'est vous qui me refusez de m'accorder la main de Sophie, après les espérances que vous m'avez données !

SOPHIE.

Mon père !

D'ORANCY, froidement.

J'en suis fâché : mais il m'est permis d'avoir de la fierté et de refuser pour ma fille un riche parti, quand elle est ruinée ainsi que moi.

GUILLAUME.

Monsieur, si c'est là le seul obstacle à cette union, je puis le lever, car je ne suis acquéreur du château d'Orancy que par procuration, et comme fondé de pouvoir de mademoiselle votre fille, au nom de laquelle est faite l'acquisition.

D'ORANCY.

Est-il possible ! Ah ! je ne puis méconnaître la main d'où vient ce trait généreux.

GUILLAUME.

C'est la mienne, monsieur. Je vous fais là un petit cadeau de deux cent mille francs... il est vrai que j'y gagne mille écus.

D'ORANCY, vivement.

Où est Pauline, que je la voie, que je lui témoigne ma reconnaissance !

GUILLAUME:

Comment, vous ne voulez pas croire que c'est moi !

D'ORANCY, se fâchant.

Où est Pauline?

GUILLAUME.

Elle va partir. Elle m'a chargé de la prévenir dès que sa voiture serait prête ; en conséquence, restez là, et vous pourrez .. (à la cantonnade) mademoiselle Dorfeuil, si vous voulez partir, votre voiture est à vos ordres.

SCÈNE XVIII.

VINCENT, GUILLAUME, M^{me} DERVIEUX,
M^{lle} DORFEUIL, D'ORANCY, SOPHIE,
EUGÈNE.

D'ORANCY, arrêtant M^{lle} Dorfeuil.

Quoi ! Pauline ! vous partiriez ainsi, sans accorder un moment à l'amitié, à la reconnaissance !

EUGÈNE.

Ma bonne tante !

SOPHIE.

Ma bienfaitrice !

GUILLAUME.

Madame !

D'ORANCY.

Que l'union de votre neveu avec ma fille, scelle notre réconciliation, et mon pardon.

M^{lle} DORFEUIL.

C'est fort heureux. Monsieur d'Orancy est plus raisonnable que je ne l'espérais.

D'ORANCY.

Lorsque vous vous vengez de moi par des procédés si nobles et si généreux, ne dois-je pas aller au-devant de tout ce qui peut vous plaire ?

M^{lle} DORFEUIL, brusquement.

Ne parlez point de générosité. Je ne sais ce que vous voulez dire.

D'ORANCY.

Puis-je douter un moment de la main qui me rend ma propriété?

M^{lle} DORFEUIL, de même.

Je ne conviens de rien.

D'ORANCY.

Il ne fallait donc pas choisir pour confident, cet homme qui vous appartient, je crois.

GUILLAUME.

Qu'appellez-vous, appartenir ! je n'appartiens qu'à moi-même ! Je suis un homme libre, sous la protection des lois !

D'ORANCY.

Avouez au moins que mademoiselle Dorfeuil vous a chargé de remettre à ma fille ces contrats.

GUILLAUME.

Je ne dois compte de ma conduite à personne. Je suis un homme connu, riche, et la preuve, père Vincent, c'est que, si mille écus de dot peuvent me mériter la main de votre fille....

VINCENT.

Nous verrons cela, monsieur Guillaume.

D'ORANCY, à M^{lle} Dorfeuil.

Pauline?...

M^{lle} DORFEUIL.

Votre fille est propriétaire de ce domaine. Ce que vous refuseriez de moi, peut-être l'accepterez-vous d'elle.

D'ORANCY.

Mes enfans, remerciez cette excellente amie. Eugène, regardez-moi comme votre père. Ma bonne Sophie, pourquoi ne puis-je te donner une mère !

M^{lle} DORFEUIL.

D'Orancy, contentez-vous de mon amitié, et promettez-moi la vôtre.

M^{me} DERVIEUX.

L'amitié ! c'est bien froid, n'est-ce pas, d'Orancy ? Elle a renoncé au mariage. Eh bien ! moi, qui ai été veuve trois fois, je ne serais pas fâchée de l'être une quatrième.

GUILLAUME, riant.

Il ne faut pas dire cela.

M^{me} DERVIEUX.

Pourquoi donc ?

GUILLAUME.

Il y a des gens superstitieux.

M^{me} DERVIEUX.

Bah ! bah ! je le disais bien souvent à mon troisième mari !

D'ORANCY, qui n'a pas écouté M^{me} Dervieux.

Eh bien ! Pauline ?

M^{lle} DORFEUIL, le regardant et souriant.

Eh bien... recommencez à me faire la cour, et nous verrons !

GUILLAUME.

Ma foi, je crois que c'est tout vu, et que dans un mois ou deux, nous pourrons bien aller à la noce.

M^{me} DORFEUIL, brusquement.

Qui est-ce qui vous demande cela, bavard !

GUILLAUME, riant.

Un petit reste d'humeur ! Allons, c'est la dernière fois que vous serez brusque, et je répons que désormais vous serez toujours bonne.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.